

Jean Améry. (Ré)écritures de la torture

Sara De Balsi
Université de Cergy-Pontoise

saradebalsi@hotmail.com

Résumé:

Jean Améry, né en Autriche en 1912 sous le nom de Hans Mayer, est arrêté en Belgique en 1943 et torturé en tant que résistant, puis envoyé dans le camp de concentration d'Auschwitz parce que juif. Rescapé au camp, il s'enferme dans un silence de vingt ans avant de publier *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, un recueil de cinq essais, dont l'un directement consacré à la torture, dans lesquels l'expérience personnelle se mêle à la spéculation.

Événement biographique fondamental, marquant son identité d'individu, tandis que l'expérience des camps de concentration fait office d'un «destin collectif», la torture nous semble constituer le nœud central de son œuvre; en l'envisageant en tant que traumatisme, nous analysons dans un premier temps l'essai qui lui est consacré, dans un deuxième temps sa présence, souvent inattendue, dans ses autres ouvrages, enfin ses conséquences linguistiques sur Mayer-Améry en tant que sujet et sur son œuvre d'écrivain.

Mots-clés: Jean Améry; Torture; Traumatisme; Vieillesse; Langue mineure

Abstract:

Jean Améry was born in Austria in 1912 under the name of Hans Mayer. Escaped in Belgium, he is arrested in 1943 by the Gestapo, tortured because of his implication in the Resistance and eventually sent to the concentration camp of Auschwitz as a Jew.

He survives the camp and lapses into silence for twenty years; in 1965 he publishes *At the Mind's Limits: Contemplations by a Survivor on Auschwitz and Its Realities*, a collection of five essays in which personal experiences mix up with philosophic speculation. One of them is entirely about torture.

A fundamental biographical event, defining his individual identity whereas the concentration camp experience relates to a «collective destiny», torture is the central nub of his work. Interpreting torture as a destructive trauma, firstly I will examine the essay dealing with it, then its often unexpected presence in the other works of the author, finally its linguistic consequences both on Mayer-Améry as an individual and on his writing.

Key-words: Jean Améry; Torture; Trauma; Aging; Minor Language

INTRODUCTION

Hans Mayer, né à Vienne en 1912, grandi dans une famille juive assimilée, fuit en Belgique en décembre 1938, quelques mois après l'annexion de l'Autriche au Reich¹. En 1940, il est arrêté et déporté dans le camp de travail de Gurs; il s'évade en 1941 et parvient à retourner en Belgique. Militant dans la Résistance belge, il est arrêté par la Gestapo et torturé au fort Breendonck en juillet 1943, puis déporté à Auschwitz parce que juif.

Ayant survécu à la déportation, il s'installe en Belgique et il se renferme dans un «silence de vingt ans» qu'il ne rompt qu'en 1964, pendant le procès de Francfort. Ayant d'abord entrepris d'écrire un essai sur «la situation de l'intellectuel dans un camp de concentration» (Améry, 2007: 7), il rédige finalement cinq essais séparés, qu'il publie en 1966 dans un recueil sous le titre de *Jenseits von Schuld und Sühne, Bewältigungsversuche eines Überwältigten*, traduit en français comme *Par de-là le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*². Ces essais portent respectivement sur l'expérience de l'intellectuel à Auschwitz, la torture, la patrie (*Heimat*), le ressentiment et la judéité³.

Événement biographique fondamental, marquant l'identité de l'individu, tandis que l'expérience des camps fait office d'un «destin collectif» (Heidelberger-Leonard, 2007: 78), la torture nous semble constituer le nœud central de l'œuvre de Jean Améry; en l'envisageant en tant que traumatisme, nous allons analyser dans un premier temps l'essai qui lui est directement consacré, dans un deuxième temps sa présence, souvent inattendue, dans les autres ouvrages, enfin

¹ Toutes les notations de type biographique sont tirées de la biographie d'Améry par Irène Heidelberger-Leonard (Heidelberger-Leonard, 2007).

² Perret (Perret, 2013: 207) critique ce choix de traduction du titre et propose «Par de-là la faute et l'expiation. Tentatives d'un homme dominé pour dominer ce qui l'a dominé» ou bien «Tentatives de maîtrise d'un homme dont on s'est rendu maître».

³ Les titres (en français) des cinq essais sont: *Aux frontières de l'esprit; La torture; Dans quelle mesure a-t-on besoin de sa terre natale?; Ressentiments; De la nécessité et de l'impossibilité d'être juif*. Améry est également l'auteur de deux essais, sur le vieillissement et sur le suicide, ainsi que de trois œuvres de fiction (*Les Naufragés*, écrit avant la guerre et jamais publié de son vivant, *Lefeu ou la démolition*, 1974, et *Charles Bovary, médecin de campagne*, 1976). De nombreux textes de sujet politique, philosophique et littéraire ne sont pas encore traduits en français. Améry est mort suicide en 1978.

ses conséquences linguistiques sur Mayer-Améry en tant que sujet ainsi que sur son œuvre d'écrivain.

LA TORTURE COMME DESTRUCTION

Dans la Préface de *Par-delà le crime et le châtement*, l'auteur précise que sa volonté était d'écrire un essai basé sur ses réflexions de rescapé des camps de concentration. Mais dès les premières lignes il s'aperçut que toute objectivité était impossible. La spéculation s'avère être «la description de l'existence de toute victime» (Améry, 1995: 8).

Dans les cinq essais dont se compose le recueil, le «Moi» possède un poids remarquable. Le *témoignage*⁴, livré à travers la narration à la première personne, autorise et justifie les «envols spéculatifs» (Améry, 1995: 84) du philosophe, sa réflexion abstraite, généralisatrice, théorique sur les expériences vécues.

Dans l'essai sur la torture le traumatisme est traité avec en même temps le maximum de distance et la plus grande lucidité, ce qui permet au récit biographique de dégager une dimension paradigmatique.

Cependant, la torture avait déjà été racontée dans un fragment autobiographique écrit en 1945, quelque mois à peine après la libération d'Améry, et resté longtemps inédit. Ce texte, intitulé *Die Festung Derloven (Le fort Derloven)* et imaginé comme une suite du roman *Les naufragés* (écrit en 1938 mais publié seulement après la mort de l'auteur), est aujourd'hui reproduit dans la section *Documentation* du premier tome des œuvres complètes d'Améry en allemand. Il n'existe pas de traduction française.

Dans ce court fragment, l'auteur décrit pour la première fois la torture, la détentation et sa première tentative de suicide (qui n'est pas mentionnée dans l'essai *La torture*) au fort Breendonck. Comme le souligne l'éditrice du texte, «la torture est ici relatée – on pourrait presque dire rejouée – dans les moindres détails» (Heidelberger-Leonard, 2007: 57). La grande différence entre ce texte et l'essai écrit vingt ans plus tard consiste dans le fait que la description fidèle du fragment narratif se transforme dans l'essai en «évaluation subjective, mise en perspective, d'un traumatisme passé» (Heidelberger-Leonard, 2007: 58).

C'est de la tension entre le Moi-narrateur impliqué et un raisonnement qui se veut abstrait – entre le témoin et le philosophe – que jaillit *La torture*, le deuxième essai du recueil. L'alternance entre narration, description et réflexion, particulièrement efficace du point de vue rhétorique, correspond à l'alternance entre subjectivité (la narration à la première personne) et effort d'abstraction.

L'essai commence par la description du fort Breendonck tel qu'il est devenu à présent (c'est-à-dire à la moitié des années Soixante): un musée consacré à la mémoire de ce qui advenait entre ses murs. Tout y est resté tel quel quand le jeune Améry (qu'il conviendra d'appeler Hans: il ne changera de nom que des années plus tard) y avait été emmené comme prisonnier, pour être torturé, le 24 juillet 1943.

Arrêté «pour une affaire de tracts» (Améry, 1995: 69), Hans, militant d'une cellule de la Résistance communiste en Belgique, est initialement interrogé au quartier général de la Gestapo. Ici se produit un premier événement fondamental, que nous n'hésitons pas à considérer comme l'«anticipation» de la torture: le premier coup, «expérience profondément traumatisante [qui] fait comprendre au détenu qu'il est sans défense, et que ce geste renferme déjà tout ce qui va suivre à l'état embryonnaire» (Améry, 1995: 70). Avec le premier coup, le prisonnier perd sa dignité humaine; incapable de définir ce concept (il le fera d'ailleurs dans la préface: «la dignité est le droit à la vie que vous confère la société»), l'auteur se borne à dire que le début de la torture fait perdre au prisonnier la «confiance dans le monde», et avec celle-ci l'espoir que quelqu'un lui viendra en aide.

Continuant à alterner récit et méditation, narration et réflexion, et ménageant également un certain suspense qui se produit chez le lecteur (ce dernier sait que le «personnage-Hans» va se sauver, mais il ne sait pas exactement ce qu'il va subir), l'auteur reprend le fil de l'histoire. Ne parvenant pas à lui extorquer d'information, les agents de la Gestapo emmènent Hans à Breendonck, camp d'accueil géré par les SS. Sous le regard attentif du portrait d'Himmler, les «obtus bureaucrates de

⁴ Cf. en particulier Coquoio, 2006: 13-40.

la torture» (Améry, 1995: 87) s'affairent à leur travail routinier. Mais le récit est à nouveau coupé: l'auteur place ici une longue réflexion (déjà annoncée plus haut) sur le propre de la torture pratiquée au sein du Troisième Reich et sur la différence entre ce dernier et les autres «totalitarismes»⁵. On torture beaucoup, souligne l'auteur, encore à présent, en plusieurs endroits du monde; mais ce qui fait le propre de la torture du Troisième Reich, c'est qu'elle «n'était pas un accident: elle en était l'essence même» (Améry, 1995: 64). En d'autres mots, elle n'était pas un moyen (comme elle l'est dans de nombreux régimes), mais une fin en soi.

A travers un ultérieur retour au récit subjectif, Améry passe à la description de 'sa' torture: de 'comment' elle fut, mais surtout de 'ce qu'elle fut. C'est une description exacte, précise, anatomique. Hans est emmené dans un bunker, où il est attaché par les bras, hissé avec une chaîne et suspendu à un mètre du sol. Le torturé résiste pendant quelques minutes dans une position proche de la verticale, ensuite il s'épuise: «C'est à ce moment que se produisit dans le haut de mon dos un craquement et une déchirure que mon corps à ce jour n'a pas encore oubliés. Je sentis mes épaules se déboîter. [...] Torture, du latin *torquere*, tordre: quelle leçon de choses par l'étymologie!» (Améry, 1995: 81)⁶.

C'est une métamorphose physique, tangible: l'auteur l'identifie clairement avec ce moment où un bruit, le craquement, signale une rupture interne, la déchirure des articulations.

La rupture est inévitable, Hans n'a aucun moyen de fuir. Il subit une métamorphose, entendue comme «la forme que prend l'impossibilité de fuir. L'impossibilité de fuir là où la fuite s'imposerait pourtant comme la seule solution» (Malabou, 2009: 17). C'est une blessure destinée à ne pas guérir, un changement définitif. Non seulement le sujet ne peut plus revenir à sa forme antérieure, mais il ne peut pas non plus chercher à assumer une autre forme. «La torture a un caractère indélébile. Celui qui a été torturé reste un torturé» (Améry, 1995: 83). Et le torturé c'est celui qui a expérimenté la totale identification de l'homme avec son corps.

Après une ultérieure digression spéculative, portant cette fois sur les tortionnaires et sur leur sadisme⁷, on revient au récit: qu'en est-il de Hans? Il tombe dans l'inconscience.

C'était donc fini, une bonne fois pour toutes. Mais ce n'est toujours pas fini. Je pendouille toujours, vingt-deux ans après, suspendu au bout de mes bras disloqués, à un mètre du sol, le souffle court, et je m'accuse. Ici il n'y a pas de «refoulement». Peut-on refouler une tache de naissance? On peut la faire disparaître par la chirurgie plastique, mais la peau qui naît de la greffe n'est pas une peau dans laquelle un homme peut se sentir bien. (Améry, 1995: 88-89)

Améry affirme ici que les catégories de la psychanalyse deviennent inutilisables dans le cas de la torture. Le véritable changement de forme, là où pour forme on entend forme 'et' substance, subi par le torturé, est la construction d'une forme nouvelle par la destruction de la forme précédente; c'est comme la nouvelle naissance d'un nouvel individu. L'auteur suggère la métaphore de la chirurgie plastique, destinée à modifier la nouvelle forme, pour faire revenir éventuellement le sujet à son état précédent: mais la «nouvelle» peau du torturé, sa nouvelle identité que le traumatisme a modelé plastiquement, est désormais inséparable de lui.

Une dernière réflexion sur les différentes réactions des hommes à la torture précède la conclusion, qui porte, quant à elle, sur l'homme après la torture, sur sa 'pensée' qui se recompose une fois rescapé. Que reste-t-il de la torture, lorsqu'il reprend conscience?

Si ce qui reste de l'expérience de la torture ne peut jamais être autre chose qu'une impression de cauchemar, alors c'est un immense étonnement, et c'est aussi le sentiment d'être devenu étranger au monde, état profond qu'aucune forme de communication ultérieure avec les hommes ne pourra compenser. [...] Celui qui a été soumis à la torture est désormais incapable de se sentir chez soi dans le monde. (Améry, 1995: 94-95)

TORTURE, VIEILLISSEMENT, RESENTIMENT

Les deux textes spécifiquement consacrés à la torture ne sont pas les seuls où

⁵ En réalité, Améry refuse la catégorie de «totalitarisme», car il voit dans l'idéologie national-socialiste une «essence» différente par rapport, par exemple, au régime staliniste. Cf. Kalisky, 2006: 55-83.

⁶ Améry emploie précisément le mot «Tortur», d'origine latine, et non pas son équivalent germanique 'Folter'.

⁷ Améry offre une lecture personnelle du concept de sadisme au sens de négation radicale de l'autre chez Georges Bataille. Pour une analyse détaillée cf. Perret, 2013: 85-92.

celle-ci se révèle le centre traumatique de l'œuvre d'Améry.

En effet, dans les deux essais publiés en 1968 et 1976, *Du vieillissement et Porter la main sur soi*, la scène de la torture est plusieurs fois réécrite, bien qu'elle ne soit plus l'objet déclaré de la spéculation.

Heidelberger-Leonard affirme que l'essai *Du vieillissement* «se lit *stricto sensu* comme le pendant déshistoricisé de son essai sur la torture» (Heidelberger-Leonard, 2007: 208). Si celle-ci, provenant d'un ennemi externe, constituait un outrage «du dehors», le vieillissement, quant à lui, est inscrit dans le corps même, c'est un outrage «du dedans», une sorte de torture indéfiniment prolongée. Les deux aboutissent à «la contradiction fondamentale» de la mort.

Nous proposons de lire le vieillissement non pas 'en parallèle' avec la torture, ma comme une 'réécriture de la torture'. En d'autres mots, la torture est devenue un modèle d'intelligibilité des traumatismes et donc un paradigme pour penser le vieillissement de l'homme.

Améry charge le vieillissement, considéré dans la dimension de l'événement, des caractéristiques déjà attribuées à la torture dans l'essai homonyme. Le vieillissement est décrit comme une blessure qui ne guérira pas, une «mutilation» soudaine et définitive. Dire le vieillissement n'est donc qu'une autre manière de (re)dire la torture, voire le traumatisme qui a transformé l'homme en «torturé», «Hans» en «Jean Améry». La formulation est la même, la «révolte et résignation» (sous-titre de l'essai) de l'homme vieillissant sont les mêmes qu'a connues la victime juive (Améry, 1995: 175-210).

Comme la torture, le fait de vieillir éveille dans l'homme la conscience de son propre corps. Les premiers coups du vieillissement (le corps qui montre son déclin) sont comme le premier coup de la torture, celui qui, comme on a déjà vu, entraîne la perte de la dignité humaine: la même dignité, consistant pour Améry en «le droit à la vie que vous confère la société», qui est ôtée à l'homme vieillissant par le monde qui n'a plus besoin de lui. L'angoisse («Angoisse, *angor, angustiae*, exiguité, crainte». Améry, 1991: 177) de l'homme qui vieillit est la même angoisse teintée de ressentiment à laquelle est livré l'homme torturé.

On ne peut pas expliquer le dernier chapitre du traité, «Vivre à la veille de mourir» (Améry, 1991: 157-191), autrement qu'en remplaçant le vieillissement par la torture: après avoir confronté les expériences terribles des années de la guerre à sa vie actuelle, pourvue de tout confort, Améry en arrive à regretter la «bonne mort-assassinat qui n'a rien voulu entendre de moi» (Améry, 1991: 177), la mort venant de l'extérieur, sous l'aspect d'un SS, de la dysenterie ou du typhus dans le camp, de la fusillade, du gazage. Cela provoque évidemment l'indignation, voire le scandale, du lecteur: et à juste titre, si l'on n'opère pas ici le déplacement nécessaire du vieillissement à la torture. Ce dont l'auteur nous semble parler ici, comme dans le reste de l'essai, n'est pas le déclin biologique, mais la torture subie en 1943. La «bonne mort-assassinat», comme celle de tant d'autres au camp, aurait délivré la victime non pas de sa future déchéance physique, mais d'une vie privée de la 'confiance dans le monde'.

Dans *Du vieillissement* apparaît la même conception de l'unité fondamentale de corps et esprit, c'est-à-dire de l'absolue réductibilité de l'essence de l'homme au seul corps, propre à l'expérience de la torture (Améry, 1991: 77-78).

Prenant le point de vue d'un tel «A» qui souffre d'un terrible mal de dents (motif déjà présent dans l'essai *La torture*⁸), Améry écrit:

C'est pourquoi, après avoir pris un calmant qui l'a transporté dans un état second oscillant entre la torture et l'espoir qu'il le soulage, bien qu'en fait ce fût davantage la foi en la délivrance de ses douleurs qui lui offrait la possibilité de réfléchir, A est décidé à employer ces minutes de suspension à frayer avec le mal de dents. Il se dit: c'est *mon* mal de dents. [...] Il est délivré, comme quiconque serait délivré d'être libéré de la torture. Tant il est pénible de souffrir, tant il est bon se débarrasser de la douleur. A ne regrette pas le gain de moi transmis par la rage de dents. Ce qui, dès lors, à l'instant du soulagement, se produit, est de nouveau le sentiment de l'autoaliénation à travers la détérioration physique signalée par les maux de dents. Que suis-je devenu? (Améry, 1991: 74-75)

Nous retrouvons chez l'homme vieillissant en proie au mal de dents la même conscience de son corps que chez l'homme torturé. Dans cette question, «Que suis-je devenu?», se condense le drame de l'homme qui se découvre vieux, ainsi que celui de toute victime d'un traumatisme.

⁸ «Comment est-ce possible? Se dit-on: toi qui pour une simple rage de dents tirais la tête à toute la famille, tu as pu rester pendu au bout de tes bras désarticulés et survivre?» (Améry, 1995: 93). Le motif, certainement biographique, revient aussi dans *Porter la main sur soi*: «Même la dent [...] que nous devons faire extraire par le dentiste quand la racine s'infecte ('je dois me faire arracher cette fichue dent qui me torture'), est étonnamment ressentie comme faisant partie de nous, au moment où on nous l'enlève [...].» (Améry, 1996: 73)

En opérant ce déplacement, on s'approchera également de la compréhension du suicide de l'auteur, en 1978, ou, du moins, on s'y approchera plus que ceux qui pensent que sa cause fut l'échec auprès de la critique et du public des romans *Lefeu ou la démolition* et *Charles Bovary, médecin de campagne* (Doll, 2007: 8).

Dans l'essai *Ressentiments*, Améry montre être au courant des premières études psychologiques sur les survivants des camps de concentration:

Comme je puis le lire dans une étude récemment parue sur les «séquelles de la persécution politique», nous serions tous des mutilés non seulement physiques mais aussi psychiques. Les traits de caractère qui constituent notre personnalité seraient déformés. L'agitation nerveuse, le repli hostile sur le Moi seraient les signes de notre syndrome. Nous sommes, à ce qu'il paraît, «tordus». Et à ce propos me revient l'image furtive de mes bras complètement retournés derrière le dos dans la torture. (Améry, 1995: 148-149)

On voit encore une fois que le traumatisme est immédiatement associé à la torture (et non pas à l'expérience des camps). Dans l'ensemble de l'essai (36 pages dans l'édition française), qui se propose quant à lui une «description de l'état mental de la victime» (Améry, 1995: 140) le simple mot «torture» se répète sept fois, le mot «tortionnaire(s)» quatre fois, et par deux fois l'auteur fait allusion au «nerf de bois» par lequel se termina sa séance de torture dans la cellule de Breendonck. Sans compter les occurrences de «criminel», «bourreau» et les innombrables «victime». La réflexion étymologique (torture-tordu-torsion) se démarque ici des conclusions de la psychologie pour déboucher sur une assertion morale, qui confirme néanmoins l'hypothèse d'un traumatisme vécu comme métamorphose: «Mais cela m'oblige aussi à donner une nouvelle définition de notre 'torsion' mentale: je veux y voir une forme de l'humain d'un rang moralement et historiquement supérieur à celui de la saine rectitude» (Améry, 1995: 140).

Améry s'inquiète ensuite de mettre son concept de ressentiment «à l'abri» de la définition de Nietzsche, qui le condamnait sur le plan moral dans la *Généalogie de la morale*, et de celle des psychologues, qui ne peuvent que le penser comme un «conflit perturbant» (Améry, 1995: 149). L'auteur affirme sa volonté de conserver le ressentiment, qui est «source affective de toute morale authentique qui fut toujours une morale des vaincus» (Améry, 1995: 173). Dans le «repli hostile sur le Moi» (Améry, 1995: 149), qu'il appelle ailleurs dans l'essai «cet état d'abandon qui persiste toujours» (Améry, 1995: 153), nous reconnaissons ce que certains théoriciens contemporains des traumatismes appellent «étrangeté à soi-même» et «étrange indifférence» (Sacks, 1985; Malabou, 2009).

Améry insiste aussi particulièrement sur le sentiment de la peur. Dans *De la nécessité et de l'impossibilité d'être juif*, dernier essai du recueil *Par-delà le crime et le châtement*, il précise que la condition du juif post-Auschwitz, de tout juif mais en particulier de celui qui a vécu personnellement la catastrophe, consiste en un état de peur permanente. Ici aussi, la peur qui se renouvelle à la vue du numéro de matricule sur l'avant-bras ramène l'auteur à l'événement destructeur, le 'premier coup' qui causa la perte de la confiance: «Chaque fois je me retrouve à peu près dans le même état d'esprit que jadis, au moment où je sentis le poing du policier s'abattre pour la première fois sur mon visage. Chaque jour je perds une nouvelle fois ma confiance dans le monde» (Améry, 1995: 198-199).

La sécurité et la confiance arrachées pendant la torture ne reviendront jamais. Comme pour le singe de la nouvelle *Communication à une académie* de Kafka, qui se transforme en homme par impossibilité de s'évader de sa cage, la métamorphose est advenue dans l'absence d'une 'issue' (Bourrit, 2011). «Le juif [...] sous le Troisième Reich avait le dos tourné au mur, et même celui-ci lui était hostile. Il n'y avait aucune issue» (Améry, 1995: 184). Le juif post-catastrophe, avec lequel Améry s'identifie dans ce dernier essai, constate le caractère définitif de la métamorphose, qui n'a d'issue que dans la mort. La nouvelle condition est reconnue comme «constitutive de [s]a personnalité», comme une «possession inaliénable» (Améry, 1995: 201). Peur, solitude et abandon caractérisent désormais l'être au monde d'Améry. Le souvenir de la torture ressurgit de manière obsédante: «Ainsi suis-je seul, comme jadis dans la torture. Ceux qui m'entourent ne me semblent pas être des hommes dressés contre moi, comme l'étaient autrefois mes tortionnaires. Ce sont des hommes dressés à côté de moi, sans être concernés par moi ou par le

danger qui rampe toujours à mes côtés» (Améry, 1995: 201).

TORTURE ET LANGUE MATERNELLE

Nous allons enfin nous focaliser sur les conséquences linguistiques du traumatisme sur Jean Améry en tant que sujet et sur son œuvre d'écrivain.

Après la Libération, Hans Mayer s'engage à recouvrer la nationalité autrichienne, mais décide de ne pas retourner dans son pays natal. Bien que ses visites restent fréquentes jusqu'à la fin de sa vie, l'écrivain déclare dans un écrit biographique: «Je n'ai jamais pensé à m'y établir [...]. Quand on a été un jour fichu à la porte d'une auberge, on n'y remet plus jamais les pieds» (Heidelberger-Leonard, 2007: 110-111)⁹.

Le rapport avec l'Autriche reste donc problématique. Malgré les fréquents voyages, Améry n'y est reconnu en tant qu'intellectuel qu'après son succès en Allemagne fédérale; le pays natal reste un lieu de la mémoire, en particulier des souvenirs heureux de l'enfance, mais aussi d'un climat intellectuel qui n'existe plus.

Si l'événement traumatique marque (littéralement) un point de non-retour, la question de la langue demeure compliquée. Dans l'essai *Ressentiments*, à propos de l'Allemagne, on lit: «J'évitais de parler sa langue, ma langue, et je me choisis un pseudonyme de consonance romane» (Améry, 1995: 144).

Le changement de nom définitif advient en 1955: Jean Améry, anagramme imparfait de son vrai nom, est choisi parmi les nombreux pseudonymes avec lesquels Hans Mayer signait ses articles de journal depuis 1946.

La Belgique de son premier exil est définitivement élue «pays d'accueil» (Heidelberger-Leonard, 2007: 119). Dans la capitale belge (dont il apprécie la position stratégique, à deux pas de Paris et de Cologne), Améry adopte une position de diglossie: le français devient la langue du quotidien¹⁰, l'allemand restant tout de même sa seule langue d'écriture.

Une double impossibilité aux termes paradoxaux apparaît: l'impossibilité de vivre dans le pays des tortionnaires va de pair avec l'impossibilité de quitter la langue maternelle.

Le titre du dernier essai de *Par-delà le crime et le châtement*, «De la nécessité et de l'impossibilité d'être juif» (Améry, 1995: 175-210), contient une formule qui s'applique à plusieurs aspects de la vie et de l'œuvre d'Améry. «L'impossibilité et la nécessité»: de survivre, d'écrire, d'être autrichien, d'écrire en allemand. L'œuvre d'Améry dans son ensemble pose le problème du langage, plus que de la langue: terrain d'affrontement d'impossibilités et nécessités concurrentes, le langage exprime la «triple aliénation, culturelle, linguistique et identitaire» (Coquio, 2006: 21) de l'intellectuel autrichien qui ne parvient pas à «devenir un écrivain français» (Heidelberger-Leonard, 2007: 290).

Cela transparait dans une lettre écrite en 1975 à son ami d'enfance Ernst Mayer:

Qui sait quelle chance c'eût été pour moi si, en 1945, je m'étais mis sérieusement à écrire en français? Cette langue offre un espace plus limpide et plus propice à l'esprit que notre allemand, lequel convient mieux à la poésie (notamment expressionniste) qu'à la prose narrative et dissertative. Cela signifie, dans mon cas, que le «roman-essai» que j'ai voulu créer comme genre, en quoi j'ai lamentablement échoué, aurait peut-être eu plus d'allure en français. (Heidelberger-Leonard, 2007: 289)

Dans cette lettre ainsi que dans d'autres, écrites à la fin de sa vie, Améry s'imagine l'autre qu'il aurait pu être: un écrivain francophone. La naturalisation en France ou en Belgique aurait signifié son 'assimilation'; cependant, l'expérience des lois de Nuremberg lui a enseigné que l'assimilation n'existe pas. Améry reste donc un intellectuel 'dissimilé', qui demeure comme un invité dans la capitale de la nouvelle «petite Europe en train de naître, qui n'est ni une patrie ni une terre natale au sens traditionnel» (Améry, 1995: 125-126); un intellectuel dont l'identité se réduit à la polarité désormais incompatible de la judéité et de langue allemande. Une figure de la solitude et de la négation, comme le montre bien sa réflexion sur l'exil dans l'essai qui a pour titre *Dans quelle mesure a-t-on besoin de sa terre natale?*

L'exil, écrit Améry s'opposant au discours cosmopolite en plein essor, est une

⁹ Originellement: Améry, 2005.

¹⁰ Avec une exception importante: la femme qu'il épousera en 1955, Maria Leitner, est viennoise.

condition misérable. La terre natale signifie pour l'individu la sécurité: on croit ne pas en avoir besoin, jusqu'au moment où elle nous renie, devenant terre hostile. Quand l'Autriche l'accusait d'être un usurpateur, il a perdu sa patrie; pire, il a compris qu'elle ne lui a jamais appartenu, comme par un «malentendu de l'existence» (Améry, 1995: 114). La langue maternelle, dont le lien à la patrie est essentiel, devient elle aussi hostile: elle appartient désormais à l'ennemi. Mais «ce n'est pas parce que la langue maternelle se montrait hostile que la langue étrangère devenait pour autant une amie véritable» (Améry, 1995: 121). Si la langue allemande devenue ennemie s'«atrophie» (Améry, 1995: 118), la langue française du pays d'accueil n'arrive certainement pas à la remplacer. L'intégration dans un pays étranger est toujours une opération intellectuelle, conduite à travers un effort de volonté; l'exact contraire de la langue maternelle et de l'environnement du pays natal, qui, grandissant avec l'homme, deviennent la garantie de sa sécurité. À distance de tant d'années, Améry avoue se sentir encore en Belgique et dans la langue française comme un invité toujours susceptible d'être mis à la porte.

Il nous semble reconnaître en Améry un membre de la famille d'esprit des écrivains déracinés. Nous empruntons l'expression de «famille d'esprit» et la formulation du concept de déracinement à André Karátson, qui l'applique à des écrivains qui, par l'impossibilité d'être classés à l'intérieur d'une littérature nationale, contribuent à rendre inutilisable la catégorie même de littérature nationale. Loin de pouvoir être rassemblés dans un mouvement ou un courant, ces écrivains se laissent néanmoins reconnaître par des traits communs.

Leur solitude, leur constant besoin de se pencher sur eux-mêmes avec une sensibilité exacerbée, l'attirance qu'exercent sur eux la déchéance, l'humiliation et la mort, cette réalité métaphysique des épaves, leur immense besoin d'écrire pour rendre exemplaire leur mal, ce manque éprouvé par des êtres «séparés», le long travail de remise en question auquel ils se livrent pour qu'un enracinement dans le ciel devienne possible, la spiritualité toute sensuelle de leur ascèse, le goût de la fantasmagorie et de la confiance troublante – tout cela ne suffit-il pas pour créer, entre ces suppliciés, les conditions d'une reconnaissance? (Karátson, 1982: 20)

Comment ne pas reconnaître Améry dans ce portait, qui représente en l'occurrence Rilke et Adamov, mais qui se veut valable pour tout écrivain déraciné?

«La déchéance, l'humiliation et la mort», plus que des thèmes qui exercent une attirance sur notre auteur, sont les thèmes fondamentaux de son écriture; le besoin d'écrire est chez lui incontestable; la définition d'«être séparé» nous semble appropriée, en raison de sa consonance avec la «torsion» et la «déformation», termes qu'Améry emploie lui-même pour parler de sa condition. L'enracinement auquel il vise par l'écriture, plus que dans le «ciel», est dans le monde contemporain, en particulier dans la reconnaissance de la jeunesse germanophone. Enfin, le mot «suppliciés» fait résonner encore une fois le champ sémantique de la torture, à l'œuvre, comme on l'a vu, dans les écrits principaux d'Améry.

Karátson, dont la réflexion porte notamment sur la fiction, continue en affirmant que tous les déracinés – auteurs et personnages, monolingues, bilingues ou plurilingues – sont «déplacés, ailleurs dans la vie, ailleurs dans le monde, en rupture avec la société par rapport à laquelle ils se situent» (Karátson, 1982: 21). Améry, qui est «déplacé» à partir du jour de la promulgation des lois de Nuremberg, choisit de rester tel après la Libération, affichant constamment des positions contraires au discours dominant. Il refuse de crier vengeance quand l'Allemagne est défaite; il épouse le ressentiment quand tout le monde offre le pardon; il affirme que l'homme a besoin d'une terre natale quand le discours cosmopolite est en plein essor, et ainsi de suite.

Le concept de déracinement proposé par Karátson est assez proche de la 'déterritorialisation' théorisée par Deleuze et Guattari peu de temps avant; à celle-ci, Karátson propose d'ajouter une dimension affective, qui tend à s'effacer dans la «perspective technocratique» (Karátson, 1982: 20) de l'analyse des deux philosophes français.

Compte tenu de l'élément affectif voire subjectif de l'écriture d'Améry, il est naturel de faire le lien entre Kafka, «invité de la langue allemande» (Karátson, 1982: 21)¹¹ et notre auteur qui, «fichu à la porte» par l'Autriche, profite de l'«hospitalité» de la Belgique. Ce lien repose précisément sur la déterritorialisation et

¹¹ Citant une expression du *Journal* de Kafka.

sur l'écriture qui en découle: une littérature que Deleuze et Guattari appellent «mineure» et dont Kafka serait l'exemple suprême.

Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure. Mais le premier caractère est de toute façon que la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation. Kafka définit en ce sens l'impasse qui barre aux juifs de Prague l'accès à l'écriture, et fait de leur littérature quelque chose d'impossible: impossibilité de ne pas écrire, impossibilité d'écrire en allemand, impossibilité d'écrire autrement (Deleuze-Guattari, 1975: 29).

On retrouve encore une fois le couple «nécessité et impossibilité»: expulsé de la terre natale et par conséquent de la langue allemande, mais incapable de se «re-territorialiser» dans une nouvelle langue (le français), Améry vit, comme Kafka, l'impossibilité d'«écrire autrement» qu'en allemand.

L'écrivain «mineur» se caractérise en cela qu'il est «dans sa propre langue comme un étranger» (Deleuze-Guattari, 1975: 48): Améry abolit le «comme», il est dans l'allemand en véritable étranger. Coupé de la communauté des parlants, il fait de sa langue maternelle, «langue majeure», la langue de la solitude, du solipsisme, de la plus pure subjectivité.

En outre, il me semble pouvoir attribuer à l'œuvre d'Améry les deux autres caractères principaux que Deleuze et Guattari assignent à la littérature mineure: d'un côté, «tout y est politique»; de l'autre, «la position d'énonciation est collective» (Deleuze-Guattari, 1975: 29-40). Ces caractères sont perceptibles respectivement dans les fictions (*L'effeuillage ou la disparition* et *Charles Bovary, médecin de campagne*) et dans les essais (souvent l'énonciation est ouvertement collective: «Nous, les victimes», «Nous, les sacrifiés», «Nous, les anonymes») ¹².

L'usage «mineur» de l'allemand d'Améry comporte, d'une part, le combat contre la nazification de la langue allemande (on voit chez notre auteur le fantasme de la conservation d'un allemand non contaminé par le «sabotage linguistique» nazi), d'autre part, la contamination par l'emploi croissant de mots et d'expressions français, qui atteint son paroxysme dans *Porter la main sur soi* (c'est le français du quotidien, mais aussi des auteurs préférés d'Améry, notamment Flaubert, Proust et Sartre).

Comme la réécriture de la torture, l'usage «mineur» de la langue est un facteur d'unité dans l'œuvre d'Améry. On pourrait en conclure que la torture en est l'objet et la langue mineure la forme; mais il s'agit ici d'un dualisme apparent, car la torture et la déterritorialisation de la langue ne font qu'un dans l'expérience de l'auteur, et l'on pourrait aussi bien conclure, en inversant les termes, que la torture devient la 'forme' même de l'écriture, et l'exil de la langue son objet.

BIBLIOGRAPHIE

- Améry, Jean (1991), *Du vieillissement. Révolte et résignation*, traduction de Annick Yaiche, Paris, Payot.
- Améry, Jean (1995), *Par-delà le crime et le châtement – Essai pour surmonter l'insurmontable*, traduction de Françoise Wuilmart, Paris, Actes Sud. Nous citons de l'édition en collection «Babel», 2005.
- Améry, Jean (1996) *Porter la main sur soi. Traité du suicide*, traduction de Françoise Wuilmart, Paris, Actes Sud.
- Améry, Jean (2005), «Aspekte des Österreichischen», in Améry, Jean, *Werke*, Volume 7, Stuttgart, Klett-Cotta, pp. 554-567.
- Bourrit, Bernard (2011), «Kafka & la plasticité destructrice», *Acta fabula*, vol. 12, n° 9, Essais critiques, <<http://www.fabula.org/revue/document6600.php>>, (consulté le 21.10.2013).
- Coquio, Catherine (2006), «Utopie et témoignage chez Jean Améry ou le nihilisme d'un rescapé», in Doll, Jürgen (éd.), *Jean Améry, de l'expérience des camps à l'écriture engagée*, Paris, L'Harmattan, pp. 13-40.
- Deleuze, Gilles – Guattari, Félix (1975), *Kafka: pour une littérature mineure*. Paris, Minuit.
- Doll, Jürgen (2006), «Avant-propos», in Doll, Jürgen (éd.), *Jean Améry, de l'expérience des camps à l'écriture engagée*, Paris, L'Harmattan, pp. 7-10.

¹² Sur la résistance d'un «nous» énonciateur à la destruction de «celui qui pouvait dire 'nous'», cf. Perret, 2013:172-175.

- Heidelberger-Leonard, Irene (2007), *Jean Améry*, traduction de Sacha Zilberfarb, Paris, Actes Sud.
- Kalisky, Aurélia (2006), «Avis de démolition/Inventaire avant liquidation», in Doll, Jürgen (éd.), *Jean Améry, de l'expérience des camps à l'écriture engagée*, Paris, L'Harmattan, pp. 55-83.
- Karátson, André (1982), «L'avènement de notre modernité», in Karátson - Bessière, André, *Déracinement et littérature*, Lille, Presses de l'Université de Lille 3, pp.13-72.
- Malabou, Catherine (2009), *Ontologie de l'accident. Essai sur la plasticité destructrice*, Paris, Léo Scheer.
- Perret, Catherine (2013), *L'enseignement de la torture*, Paris, Seuil.
- Sacks, Oliver (1985), *The Man Who Mistook His Wife for a Hat*, New York, Summit Books.